

élèvent des chèvres et prennent du poisson ; les villages qui entourent le lac disparaissent sous les palmiers à huile de la côte occidentale d'Afrique. Quatre cours d'eau considérables descendent dans le Liémba, et un grand nombre de ruisseaux de dix à douze pieds de large, — ce qu'en Écosse on appelle *burns*, ruisseaux à truites. — se précipitent en franchissant les rochers de schistes argileux d'un rouge brillant, où ils forment de magnifiques cascades devant lesquelles s'arrêtaient même les plus stupides de mes hommes. Un des courants, le Lofou, que je mesurai à cinquante milles de son embouchure, avait quatre-vingt-dix mètres de large au gué, l'eau venant jusqu'à la cuisse ou à la ceinture, et coulant avec rapidité sur un lit de grès durci : c'était au mois de septembre, et les dernières pluies étaient tombées le 12 mai. Partout ailleurs le Lofou exige des canots. Le Louzua, dont le cours est semé d'îles herbeuses, apporte au Liémba un volume considérable d'eau calme. Le lac a dix-huit à vingt mètres de profondeur. Un autre des quatre courants est, dit-on, plus considérable que le Lofou ; mais la circonspection exagérée d'un chef officieux a fait que de ce dernier affluent et du quatrième je n'ai vu que les embouchures. Le lac n'est pas grand ; il peut avoir une trentaine de kilomètres dans un sens, et de cinquante-cinq à soixante dans l'autre. Son inclinaison est au nord-nord-ouest, et un prolongement pareil à une rivière de trois kilomètres de large, d'après ce qu'on m'en a dit, verse ses eaux dans le Tanganika. Je l'aurais regardé comme un appendice de ce dernier lac, n'était-ce que sa surface est à huit cent cinquante-trois mètres au dessus du niveau de la mer (deux mille huit cents pieds anglais), tandis que d'après Speke, le Tanganika n'est qu'à cinq cent soixante-deux mètres (dix-huit cent quarante-quatre pieds). (1) J'essayai de suivre le déversoir qui communiquait d'un lac à l'autre, mais j'en fus empêché par un conflit qui venait d'éclater entre le chef d'Itava et un parti de traitants d'ivoire arrivés de Zanzibar. Je redescendis alors au sud, dans l'intention d'aller à cent cinquante milles tourner vers l'ouest du Tanganika ; mais après une marche de quatre-vingts milles (cent trente kilomètres) je rencontrai le parti d'Arabes. Je leur montrai une lettre du sultan de Zanzibar que je dois aux bons offices de Son Excellence sir Bartle Frere, gouverneur de Bombay, et ils me fournirent aussitôt de provisions, d'habits et de verroteries ; bref, ils eurent pour moi toutes les prévenances possibles, et ils me témoignèrent la plus grande sollicitude pour ma sûreté et pour ma réussite. Les chefs de la caravane s'aperçurent bientôt que la continuation des hostilités était synonyme de clôture du marché d'ivoire ; mais il n'en fallut pas moins trois mois et demi pour rétablir la paix et la bonne entente.

Je dus séjourner avec eux dans un village dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de quatorze cent trente-deux mètres, (quatre mille sept cents pieds, anglais). Je fus charmé de voir comment ces gens procédaient dans leur commerce d'ivoire et d'esclaves, — un parfait contraste avec les us et coutumes des bandits de Kiloa, et les procédés atroces des Portugais de Tette, avec lesquels le gouverneur d'Almeida a été de connivence."

V

Les derniers paragraphes de cette dépêche, d'un si grand intérêt malgré sa concision, nous conduisent aux parties du plateau les plus occidentales ou Livingstone eût pénétré à la date de ses lettres, c'est-à-dire au milieu de la large dépression lacustre où coule du sud au nord, à l'ouest du Tanganika, la rivière que le voyageur croit être la tête tant cherchée du fleuve d'Égypte. Que cette conjecture soit vraie ou fausse, les aperçus entièrement nouveaux que nous trouvons ici n'en promettent pas moins des acquisitions précieuses, quand viendra la relation complète du grand explorateur.

"Après que la paix fut conclue, continue-t-il, je fis une visite à Msama, le chef d'Itava ; et ayant quitté les Arabes, je me diri-

geai vers le lac Moero que j'atteignis le 8 septembre 1867. Dans sa partie du nord, le Moero a de trente à cinquante kilomètres de large ; plus au sud sa largeur est bien de cent kilomètres. Du sud au nord, il peut mesurer quatre-vingts kilomètres. Des rangées de montagnes boisées en bordent les deux côtés ; mais dans la partie la plus large, les montagnes s'élèvent hors de vue. Longeant le côté oriental du Moero nous arrivâmes à la ville du roi Cazembé, (1) dont les prédécesseurs ont été visités trois fois par les Portugais. Sa ville est située sur le bord nord-est du petit lac de Mosoué, dont les dimensions sont de trois à quatre kilomètres sur six à sept. Il est semé d'îlots bas couverts de roseaux, et ses eaux nourrissent une grande abondance de poisson, — une sorte de perche. Il ne communique ni avec la rivière Louapoula, ni avec le Moero.

"Je passai quarante jours dans la ville de Cazembé. J'aurais pu aller au Bangouelo, le plus grand des lacs de cette région de l'ouest ; mais on était arrivé au temps des pluies, et le lac, d'après ce qu'on m'en rapportait, est alors très-insalubre. N'ayant plus un atome de médicaments d'aucune sorte, et la fièvre, quand on ne peut pas la couper, produisant des effets forts désagréables, je pensai qu'il serait très-imprudent de m'avancer dans un canton où le gonflement de la glande thyroïde et l'éléphantiasis (scroti) sont très-communs. Je me remis donc en route vers le nord pour Oudjidji, où m'attendaient des envois de la côte, et, je l'espérais, des lettres : car depuis deux ans et plus je n'avais aucune nouvelle du monde. Mais j'étais encore à treize journées du Tanganika, lorsque l'inondation du pays qui s'étendait devant moi m'arrêta court. Une troupe de gens du pays qui venait de traverser ces cantons me représenta la plaine comme tellement couverte d'eau qu'on en avait souvent jusqu'à mi-corps, et qu'il était difficile de trouver des endroits à sec pour y passer la nuit. Cette inondation dure jusqu'en mai ou en juin. Il fallut m'arrêter ; mais bientôt l'inactivité me pesa au point que je rebroussai chemin et revins à Cazembé. (Nous étions en avril).

"Pour donner en petit une idée de l'inondation qui a lieu plus bas dans cette partie de la vallée du Nil (2), je mentionnerai un seul cas. J'avais à franchir deux cours d'eau qui débouchent dans la partie nord du lac Moero, l'un qui est large d'une trentaine de mètres, l'autre de trente à trente-cinq, et qui sont traversés par des ponts ; or, l'inondation couvrait le sol de chaque côté de l'un de ces ruisseaux sur une largeur de quatre cents mètres au moins, et l'autre sur une étendue totale d'un kilomètre et demi. Il nous fallut traverser ces plaines noyées, ayant de l'eau jusqu'à mi-cuisse, et parfois jusqu'à la ceinture. De plus le débordement de l'un des deux, le Luao, avait couvert une plaine voisine du Moero, si bien qu'il nous fallut barboter dans une vase noire, à travers des arbres qui nous allaient au-dessus de la tête. Les pieds de ceux qui avaient passé là avant nous y avaient creusé des ornières et des trous où nous glissions à chaque pas, amenant chaque fois à la surface des centaines de bulles qui répandaient en éclatant une effroyable odeur. Nous eûmes quatre heures de cet agréable exercice, et le dernier quart d'heure fut le pire ; aussi ce fut avec un véritable bonheur que nous atteignîmes la plage du Moero, où nous pûmes nous plonger dans les eaux claires et tièdes du lac.

"Continuant de remonter la rive du lac, nous eûmes de nouveau à passer quatre torrents d'eau, jusqu'à mi-cuisse ; puis une rivière large de soixante-quinze mètres, avec près de trois cents mètres de terrain détrempé sur l'autre rive ; puis enfin quatre ruisseaux encore larges de quatre, dix et quinze mètres (avant d'atteindre Cazembé.) L'un de ces derniers ruisseaux, le Tchongou, présente un triste intérêt : c'est là que mourut le

(1) Nous rappellerons que le nom de *Cazembé*, sous lequel cette place est communément désignée dans ses relations, n'est proprement que le titre royal du prince qui y a sa résidence ; le vrai nom de la ville est *Lucenda*, ou, comme le mot doit se prononcer, *Loucenda*.

(2) De la vallée supposée, bien entendu. Nous sommes toujours obligé de tenir le lecteur en garde contre la manière affirmative dont le voyageur s'exprime ici, affirmation si opposée à la sage réserve qu'il montrait tout à l'heure.

(1) Cette difficulté n'en est pas une, attendu que l'on sait, par Speke lui-même, que son observation ne mérito aucune confiance, à cause de l'état de son baromètre.